

aux formes, aux conditions d'échanges culturels, à la délicatesse de la production artistique tout comme à la culture prosaïque et matérielle, à la diversité des mondes sociaux comme à la singularité des destins.

CHRISTIAN INGRAO

Max Weber

La ville

trad. par A. Berlan, Paris, La Découverte, [1921] 2014, 269 p.

Voici un texte dont la première traduction française de 1982 avait fait, par la magie d'une préface de Julien Freund, un classique de la sociologie urbaine, suivant la lecture déjà proposée en 1958 aux États-Unis par Don Martindale qui, curieusement, regardait la théorie urbaine de Max Weber comme un *social behaviorism*¹. C'est d'ailleurs avec cette édition américaine que « Die Stadt », manuscrit inachevé écrit par M. Weber en 1911-1914, est devenu pour la première fois un livre indépendant. C'était l'époque où, au département de sociologie de l'université de Chicago, Morris Janowitz entreprenait de faire exister rétrospectivement une « Chicago school of sociology » et mobilisait de supposés grands ancêtres européens à l'aide de traductions assorties d'audacieuses préfaces : Charles Booth, Maurice Halbwachs et M. Weber subirent ce même sort à quelques années de distance. L'édition française, publiée dans la collection « Champ urbain » qui avait une douzaine d'années plus tôt importé « l'écologie urbaine » de Chicago à l'usage des sociologues français², adoptait sans murmurer ces évidences venues d'outre-Atlantique.

Avec cette publication, Aurélien Berlan a mis un terme à cet intéressant malentendu. La traduction est entièrement nouvelle et assortie d'une introduction érudite et rigoureuse qui rend ce texte au temps qui l'a produit – retour au texte que Hinnerk Brühns avait engagé il y a quinze ans en montrant à quel point les préoccupations de l'ancien professeur d'économie nationale de l'université de Fribourg étaient étrangères aux *urban studies* du second xx^e siècle³.

L'histoire éditoriale de « Die Stadt » est complexe : le texte – dont le manuscrit est aujourd'hui perdu, était inédit à la mort de M. Weber. Il fut d'abord publié en 1921 dans *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, revue que M. Weber avait co-dirigée, puis inséré dans diverses éditions de *Wirtschaft und Gesellschaft*, avec des modifications, des titres et des placements différents. C'est seulement en 1999 qu'une édition critique en fut donnée dans la *Max Weber Gesamtausgabe*, à partir de laquelle A. Berlan a établi le texte français. Celui-ci souligne le caractère collectif de l'entreprise, qui s'est appuyée sur un séminaire à l'université de Toulouse 2 et les conseils des meilleurs spécialistes de M. Weber travaillant en France. L'introduction offre une intéressante discussion de quelques difficultés de traduction : ainsi, il est rappelé que *Bürger* désigne également ce que le français a peu à peu distingué : « bourgeois », « citoyen » et « citadin », et qu'il faut donc rendre le même mot allemand par divers mots français selon les contextes (p. 36-38).

L'introduction discute surtout avec beaucoup de précision les intentions du sociologue lorsqu'il a écrit ce texte, un débat complexe qui passe par l'examen de sa place dans l'ouvrage collectif auquel il était destiné (*Grundriße der Sozialökonomik*, entrepris en 1909) et de ses rapports avec d'une part les textes où M. Weber a développé la théorie de la domination non légitime, d'autre part ceux où il a exposé les éthiques économiques des grandes religions. Pour nous en tenir à l'essentiel, disons qu'il propose dans *La ville* une généalogie de la bourgeoisie occidentale et, par là même, du capitalisme d'entreprise et de l'État bureaucratique – les deux grands thèmes qui parcourent toute l'œuvre, mais aussi les débats allemands de l'époque. Le site de cet avènement étant, aux yeux de M. Weber, la commune médiévale d'Europe du Nord, il en résulte une méthode qu'il définissait ainsi dans une lettre de 1914 au médiéviste Georg von Below : « Ce qui est *spécifique* à la ville médiévale, donc ce que l'histoire *doit* justement nous exposer [...], ne peut être développé qu'en constatant ce qui manquait à d'autres villes (antiques, chinoises, musulmanes) » (p. 15).

Fort sagement, c'est dans le cadre d'une postface distincte de l'introduction qu'Yves Sintomer s'interroge sur les usages possibles de *La ville* aujourd'hui : à l'heure de l'histoire globale, les questions posées et les réponses apportées « sont-elles encore convaincantes » (p. 233) ? La figure du grand auteur est tellement écrasante et la révérence à son égard si obligée que c'est seulement peu à peu que l'on s'aperçoit que la réponse proposée est négative. Ou, plutôt, comme il se doit avec les classiques, « c'est à la fois avec lui et contre lui qu'il faut penser » (p. 251). « Avec Weber », car la méthode idéal-typique – « qui anticipe les chemins actuels empruntés par l'histoire globale » – « reste d'une étonnante efficacité » (p. 236) : l'idéal-type wébérien, en effet, est une épreuve construite à partir d'un problème explicitement posé et de traits empiriques-historiques sélectionnés et mis en cohérence ; il a pour rôle heuristique de décrire des réalités singulières en les mettant en série avec d'autres cas, tout en marquant éventuellement leur écart par rapport au modèle. Voilà donc un outil qui permettrait d'échapper aux pièges de l'évolutionnisme de l'école historique allemande, sans tomber pour autant dans la description à l'infini de la diversité du monde. Il a ici pour objet de répondre à la question qui paraissait fondamentale aux contemporains de M. Weber : comment expliquer le *Sonderweg* de l'Europe ?

C'est pourtant surtout « contre Weber » qu'argumente Y. Sintomer. Il récuse fermement et de façon convaincante la construction d'« idéaux-types spatialisés », qui ont pour nom « ville orientale » et « ville occidentale », ou, variations de cette dernière, « ville antique » et « ville médiévale d'Europe du Nord ». Il rappelle que l'historiographie a amplement montré, par exemple, que l'Athènes antique ou Florence ont pu se rapprocher de la « ville d'industrie » associée par M. Weber à l'Allemagne médiévale ; que la cité-État ne fut nullement une forme propre à l'Occident ; que nombre de villes chinoises ont pu présenter, bien plus qu'aucune ville « antique » européenne, les dynamiques d'un capitalisme industriel. Ces observations n'invitent pas seulement à déplacer certaines villes sur « la carte

conceptuelle » (p. 239) : ce sont les idéaux-types eux-mêmes qui se trouvent invalidés, notamment ceux de « ville occidentale » et « orientale », cette dernière étant définie négativement par tout ce qui lui manque et dont l'Europe disposait.

Sans forcer le trait, on peut dire que M. Weber reprenait telles quelles toutes les évidences nées de la construction de l'Orient par l'Occident. Sa très vaste culture s'appuyait en effet sur une érudition internationale entièrement organisée alors par le schème du « despotisme oriental ». Or, à l'heure de l'histoire globale, il n'est plus possible de penser les « grands ensembles civilisationnels » comme homogènes et imperméables les uns aux autres, ni de comprendre les succès – provisoires – de l'Europe indépendamment des rapports de force qui prirent notamment la forme de la colonisation. Quant au privilège accordé à l'Allemagne médiévale dans la genèse de la modernité européenne, Y. Sintomer suggère qu'il tient au fait que M. Weber ne s'est pas intéressé à construire un idéal-type de la cité démocratique, comprise comme institutionnalisant un débat public sur les choses de la cité : à ses yeux, les groupes subalternes ne surgissent que de façon passagère pour laisser place à un ordre politique dominé par les plus puissants. C'est ce qu'on peut appeler le « parti pris élitiste » de M. Weber, qui s'ajoute à son « euro-péo-centrisme » pour faire de *La ville* un document qui, tout en posant des « questions cruciales » (p. 250), reste profondément enraciné dans le temps et le lieu où il fut produit.

CHRISTIAN TOPALOV

1 - Max WEBER, *La ville*, trad. par P. Fritsch, Paris, Aubier-Montaigne, 1982 ; *Id.*, *The City*, trad. par D. Martindale et G. Neuwirth, New York, The Free Press, 1958, p. 51.

2 - Yves GRAFMEYER et Isaac JOSEPH (dir.), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Éd. du champ urbain, 1979.

3 - Hinnerk BRUHNS, « La ville bourgeoise et l'émergence du capitalisme moderne. Max Weber, *Die Stadt* (1913/1914-1921) », in B. LEPETIT et C. TOPALOV (dir.), *La ville des sciences sociales*, Paris, Belin, 2001, p. 47-78.